

International seminar

Écritures des origines/Origines des écritures: Mémoires et histoires dans l'œuvre récente d'Hélène Cixous

11-12 May 2017

University of Antwerp



www.uantwerpen.be/ijs



© Sophie Bassouls

Écritures des origines/Origines des écritures : Mémoires et histoires dans l'œuvre récente d'Hélène Cixous

International seminar

Cixous offre une écriture solidement ancrée dans l'Histoire, qui se penche sur les destins et les legs familiaux dans leur rapport avec les grands moments du XXe siècle. Avec ses fortes résonances autobiographiques, l'œuvre cixoussienne déploie des trajectoires où plusieurs histoires se croisent et se tissent à d'autres histoires, multipliant les échos poétiques et philosophiques. La question de l'origine, à la fois singulière et plurielle, y donne lieu à une écriture-pensée de la subjectivité qui n'est jamais réductible à une seule appartenance, qui s'excède tout en s'enracinant. Si l'origine s'y donne comme point de départ, elle nomme également ce qui s'origine de certains départs dès lors qu'on (se) défait des mythes de l'origine. Le séminaire explorera des aspects divers touchant aux intersections de l'écriture cixoussienne.

TABLE OF CONTENTS

Program	3
Speakers	
Hélène Cixous	4
Marta Segarra	4
Catherine Phillips	5
Hervé Sanson	6
Maxime Decout	7
Kathleen Gyssels	8
Oriane Petteni	9
Metka Zupančič	10
Christa Stevens	11
Catherine Nesci	11
Raphaël Sigal	13
Youna Kwak	13
Registration and Contact	16

Program

THURSDAY, 11 MAY 2017

20.00 Mot d'introduction par **Vivian Liska** (Université d'Anvers, Institut d'Études Juives)

Hélène Cixous et Marta Segarra

La littérature: combat avec l'ange

Conférence inaugurale

FRIDAY, 12 MAY 2017

08.45 Accueil des participants

09.15 Mot d'ouverture par **Kathleen Gysseles** (Université d'Anvers) et **Evelyne Ledoux-Beaugrand** (Université de Gand)

09.30-10.00 **Catherine Phillips** (Université de Toronto)
Possible car impossible: paradoxes et complexifications du retour aux origines

10.00-10.30 **Hervé Sanson** (Université d'Aix-la-Chapelle)
Si près, le cyprès de l'appartenance. Quand le livre se mé/fait

10.30-10.45 pause-café

10.45-11.15 **Maxime Decout** (Université Lille 3 Charles de Gaulle)
Motjuif et maujuif chez Hélène Cixous

11.15-11.45 **Kathleen Gysseles** (Université d'Anvers)
Cixous, postcoloniale? Raccords et désaccords de la pensée cixousienne avec celles d'Albert Memmi et de Daniel Maximin

11.45-12.15 **Oriane Petteni** (Université de Liège)
L'amour de l'orange est politique. Vision et assimilation dans les œuvres lispectorienne et cixousienne

12.15-14.00 déjeuner

14.00-14.30 **Metka Zupančič** (University of Alabama)
Écrire à partir des pertes

14.30-15.00 **Christa Stevens** (Amsterdam University College)
L'écriture des origines aux commencements de l'œuvre

15.00-15.30 **Catherine Nesci** (Université de Californie, Santa Barbara)
La mémoire, l'histoire, l'oubli : roman familial et écriture post-Shoah

15.30-15.45 pause-café

15.45-16.15 **Raphaël Sigal** (Amherst College) et **Youna Kwak** (Université de Redlands)

« Je n'imagine pas » : Seoul, Germany / Bochum, Korea

16.15 Mot de la fin par **Kathleen Gysseles** (Université d'Anvers) et **Evelyne Ledoux-Beaugrand** (Université de Gand)

Conférence inaugurale

La littérature: combat avec l'ange

Marta Segarra, professeure à l'Université de Barcelone et directrice de recherches au CNRS, s'entretiendra avec Hélène Cixous au sujet de son parcours d'écrivaine, de ses héritages multiples et des liens aux pays et aux langues. La conversation se déroulera en français et se prolongera par un court échange avec le public.

Née en 1937 à Oran en Algérie de parents juifs, **Hélène Cixous** est d'abord une femme de lettres, mais également une dramaturge et universitaire connue pour ses engagements féministes. Elle tient notamment un séminaire au Collège international de philosophie (depuis 1983). Sa notoriété s'établit en France après la publication de l'essai *L'Exil de James Joyce ou l'art du remplacement* (1968) et du roman *Dedans* (1969). Son amitié avec Jacques Derrida dont l'œuvre philosophique l'a accompagnée et marquée beaucoup, a résulté dans plusieurs essais (dont *Portrait de Jacques Derrida en saint juif*, 2001). Elle est à l'origine de la création de l'Université de Vincennes, après mai 68. Elle obtient un poste de professeur et fonde le Centre d'études féminines et d'études de genre, pionnier en Europe. Avec Tzvetan Todorov et Gérard Genette, elle participe en 1969 à la fondation de la revue *Poétique*.

Marta Segarra est Directrice de recherches au CNRS, rattachée au Laboratoire d'Études de genre et sexualité-LEGS (Paris), ainsi que professeure de littérature française et francophone et d'études de genre à l'Université de Barcelone. Elle a cofondé et dirigé (2003-2013) le Centre de recherches 'Dona i Literatura' (Femmes et littérature) et la chaire Unesco Femmes, développement et cultures (2004-2015) dans cette même université. Ses recherches actuelles portent sur l'histoire culturelle des femmes et de la littérature, sur les nouvelles identités roms, hybrides et sexualisées, ainsi que sur la biopolitique et l'animalité. Parmi ses livres : *L'habitació, la casa, el carrer/Room, House, Street* (2014), *Teoría de los cuerpos agujereados* (2014), *Nouvelles romancières francophones du Maghreb* (2010) et *Traces du désir* (2008). Elle a cofondé et dirigé (2005-2014) la revue internationale *Expressions maghrébines*.

Possible car impossible: paradoxes et complexifications du retour aux origines

L'œuvre littéraire, essayiste et théâtrale d'Hélène Cixous complique la question des origines depuis les premiers textes de celle qui conteste la notion violente d'origine unique en faveur d'une dispersion et d'une multiplicité plus fidèles aux mystères de la vie et à l'incommensurabilité de l'autre. Elle développe une poétique littéraire ouverte pour différer le début d'une fiction à travers de multiples *Commencements* (1970), et pour inscrire les diverses sources du moi et de l'écriture, préoccupations majeures continues. Le traitement plus ouvertement pseudo-autobiographique de celles-ci depuis la fin des années quatre-vingt-dix est également marqué d'une complexification souvent paradoxale qui rend possible, par son impossibilité même, la quête des origines. Contournant le leurre d'un simple retour à un lieu originaire unique et stable, l'auteure a souvent écrit au sujet de l'errance et de l'exil interne et externe informés de l'antisémitisme et de la politique colonialiste en Algérie. En particulier, les fictions *Si près* (2007) et *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* (2016) concernent, respectivement, le retour de la narratrice à Alger pour trouver la tombe de son père, et à Osnabrück, ville natale de sa mère, les traces de la branche maternelle. Ses voyages présentent beaucoup de décalages, détours et contradictions, comme ayant lieu *trop tard*, et sous l'ombre d'un doute apporté par la fiction, qui compense, complète et dépasse la réalité sans pour autant être moins réelle. Si «[t]out est à côté», comme l'indique *Tours promises* (2004, p. 256), on ne peut jamais *revenir*, mais une littérature savamment poststructuraliste inscrira ce voyage qu'on fait, et il peut y avoir des miracles – comme les épiphanies proustiennes, ou la *permission* de revoir son ami mort dans *Hyperrêve* (2006) – qui font en sorte qu'on arrive quand on n'y croyait pas; surtout si c'était trop tard, tordu ou impossible, on dira, comme la narratrice de *Si près*, «*J'ai trouvé*» (p. 209).

Catherine Phillips est chargée de cours au Département d'études langagières à l'Université de Toronto à Mississauga. Ses recherches portent sur la littérature française extra-contemporaine, sur l'œuvre d'Hélène Cixous, sur la problématique de l'altérité, et sur l'apprentissage expérientiel, coopératif, et centré sur l'apprenant-e dans l'enseignement du français langue seconde ou étrangère. Le manuel de français intermédiaire *Mise au point* auquel elle a contribué les leçons et exercices de grammaire vient d'être publié chez Nelson, et son étude de l'intertextualité proustienne dans l'œuvre récente de Cixous sortira bientôt dans l'anthologie *Cixous après 2000*.

Si près, le cyprès de l'appartenance. Quand le livre se mé/fait

En 2006, la narratrice entreprend d'aller à Alger, c'est-à-dire *de ne pas aller à Alger*, car à Alger on ne retourne pas. « Il y a maintenant trente-cinq ans que je ne veux pas aller en Algérie, me dis-je, je ne pensais jamais à y aller, je pensais toujours ne pas y aller, je voulais plutôt ne-pas-aller-en-Algérie ». Qui dit Alger, dit Oran. Qui dit Alger, ne dit surtout pas Oran. Qui dit Alger cache l'Algérie, inatteignable. Dès lors, quel voyage aura-t-il eu lieu ? Quel livre, au nom de ce spectre de voyage, aura pu advenir ? Et d'ailleurs est-ce un livre que *Si près* ? N'est-ce pas qu'une hypothèse ? Une consolation ?

« Ce Pays plus beau que les œuvres d'art, richepauvre fierangoissé, frappéradieux, n'est pas mon pays. C'est mon humus. Ma stèle hyperfunéraire. Je suis un caillou de granit rouge. La tombe me garde en rêve et me résume. » C'est une consolation inconsolée que l'Algérie conservant l'échappée, la possibilité même de la racine du rêve. Nous tâcherons de tourner autour de ce non-retour, qui défie la notion même d'appartenance, et par suite, à l'ombre du gardien-cyprès, nous efforcerons d'appréhender le livre-Algérie qui ne fait pas livre, mais qui ouvre sur « L'Algérie. L'autre, l'inventée ». Au lieu de l'Algérie, les *algérèveries*. Il y a là une filiation nécessairement sous rature, que le processus métonymique ne cesse de rejouer, et qu'il s'agira de décrypter. Autant que faire se peut.

Hervé Sanson, maître-assistant à l'Institut de romanistique de l'Université d'Aix-la-Chapelle (Allemagne), est spécialiste des littératures maghrébines francophones. Il a publié une étude sur le roman *L'Opium et le bâton* de Mouloud Mammeri chez Honoré Champion en 2013. Auteur d'entretiens avec l'écrivain et poète Habib Tengour (*La Trace et l'écho*, Blida (Algérie), Le Tell, 2012), coordinateur du dossier « Lettres du Maroc » de la revue *Europe* paru en novembre 2013, il a par ailleurs collaboré à une édition critique et génétique des *Portraits* d'Albert Memmi (sous la direction de Guy Dugas), publiée aux éditions du CNRS en février 2015. Il codirige en outre la revue *Continents manuscrits* (coma.revues.org), revue de l'ITEM (Institut Textes et Manuscrits), spécialisée dans la génétique des textes. La problématique des rapports de genre constitue précisément l'autre axe central de ses recherches.

Motjuif et maujuif chez Hélène Cixous

Liée tant aux origines algériennes qu'aux origines allemandes, tant au côté séfaraïde qu'au côté ashkénaze, tant au père qu'à la mère, la judéité chez Hélène Cixous affiche son caractère résolument pluriel, mouvant et instable. Elle ne cesse de faire irruption dans les textes, le plus souvent furtivement mais de manière plus appuyée depuis les années 90, et s'exprime, comme chez Derrida, selon deux modalités complémentaires : une logique paradoxale de l'indéchiffrable et de la non-identité à soi, et une logique de la blessure. Privée d'héritage culturel ou religieux, la judéité chez Cixous est d'abord une origine nomade, déterritorialisée et plurielle, une « différance » et une « destinerrance », qui passe par un rapport aux langues et à la lettre. Le mot « juif », dès qu'il surgit dans les textes, comme dans *Neutre*, *Jours de l'an* ou *Si près*, engendre de manière signifiante une perturbation du langage. Le mot « juif » impose paronomases, déplacements de lettres ou mots-valises, qui signalent les coupures, les divisions que le nomadisme de cette origine provoque. Mais dans le même temps, l'œuvre n'oublie jamais une dimension plus concrète et incarnée de cette judéité qui se définit aussi par sa composante historique liée aux persécutions. Celle-ci surgit peut-être plus discrètement encore mais plus douloureusement, par exemple dans *Vivre l'orange*, et elle ne parvient à une expression plus complète qu'après le décès de la mère grâce au pèlerinage dans le temps qu'est *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, cette grande enquête archéologique sur les disparus d'une famille. Du « motjuif » au « maujuif » (*Si près*), il s'agira donc de questionner ces deux rapports à la judéité, en essayant de voir aussi quelles évolutions se dessinent, tant dans leurs liens aux figures parentales qu'à l'écriture.

Maître de conférences à l'Université Lille 3 Charles de Gaulle, **Maxime Decout** est l'auteur d'*Albert Cohen : les fictions de la judéité* (Classiques Garnier, 2011), d'*Écrire la judéité. Enquête sur un malaise dans la littérature française* (Champ Vallon, 2015), d'*En toute mauvaise foi. Sur un paradoxe littéraire* (Minuit, 2015) et de *Qui a peur de l'imitation ?* (à paraître en janvier 2017, Minuit). Il a dirigé les numéros d'*Europe* consacrés à Georges Perec (2012), Romain Gary (2014) et Patrick Modiano (2015). Il est en charge de l'édition de *La Disparition*, des *Revenentes* et du *Voyage d'hiver* pour la publication des œuvres de Perec dans la Bibliothèque de la Pléiade (2017). Il est le créateur et le directeur, avec Nelly Wolf, du séminaire *Écrivains juifs de langue française* à l'université Lille 3. Il a publié plusieurs articles sur Hélène Cixous et coordonne un numéro de la revue *Roman 20-50* sur son œuvre (2017).

Cixous, postcoloniale? Raccords et désaccords de la pensée cixousienne avec celles d'Albert Memmi et de Daniel Maximin

Dans *Postcolonialisme & autobiographie* : Albert Memmi, Assia Djebar (1998), l'écrivain et essayiste guadeloupéen Daniel Maximin s'est fièrement revendiqué d'un legs cixousien. Sans expliciter en quoi celui-ci existe, il est le seul de la génération de la créolité à équilibrer le rapport entre l'homme et la femme antillais, celle-ci étant doublement dominée dans les structures coloniales et l'univers de Plantation. Maximin est aussi le fils spirituel du troisième homme de la négritude, Léon-G. Damas, le poète qui *queerolise* l'identité métissée : les Lignes de couleur, de classe, de *gender* et de religion, imposée ou reniée, s'entretiennent et compliquent sérieusement la construction d'un Moi postcolonial libéré et dé-lié. Étrangement, Cixous n'est pas une référence « incontournable » dans les études postcoloniales où pourtant un proche (par ses origines nord-africaines et son affiliation juive) a pris le devant : Albert Memmi. Dans la vaste œuvre de ce théoricien de l'exclusion et de la stigmatisation, auteur du *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur* (1957), le « neutre » manque, tant le binarisme de couleur et le rapport de force entre colonisateur/colonisé l'emportent. Dans *Tu, c'est l'enfance* (2004), Maximin déconstruit les stéréotypes du genre et ébauche ainsi un autre rapport, sans forces et sans fards, de l'être créole, et relie deux autres récits d'enfance maghrébins. En effet, dans *Rêveries de la femme sauvage* (2000) et *Le Scorpion, ou la confession imaginaire* (1969) Hélène Cixous et Albert Memmi donnent à lire les blessures d'enfances malmenées à cause d'exclusions d'ordre ethno-religieux. Il aurait fallu insérer ici l'adverbe « respectivement », mais dans « respectivement », il y a « respect » qui me semble manquer dans les théories de certains penseurs-phares de la postcolonialité. Jamais mises en relation, l'œuvre du juif tunisien Albert Memmi, essayiste et romancier, d'une part, et celle d'Hélène Cixous, de l'autre, seront comparées pour inventorier les principaux raccords et peut-être aussi désaccords. Car la question du *gender* pourrait être le point mort dans la pensée memmienne. Tardivement, ce critère fait son entrée dans le spectre identitaire chez l'auteur de *L'Homme dominé*. En effet, pour la première fois, Memmi ajoute un long sous-titre où apparaît la femme à côté des autres minorités dont il n'a cessé de tresser les portraits sur fond de sociétés post/coloniales et diasporiques.

Professeure de littératures francophones à l'Université d'Anvers, spécialiste des études diasporiques caribéennes, **Kathleen Gyssels** enseigne la théorie postcoloniale par rapport aux auteurs d'expression néerlandaise, anglaise, française et espagnole. Elle prépare deux monographies, une sur le problématique « nœud de mémoire » dans la littérature caribéenne (*'A Diaspora in the Diaspora' : Black-Jew's Literary Representation*) et sur L. G. Damas par rapport à la sphère politique, plus particulièrement les actions menées par C. Taubira (lois mémorielles, mariage gay, protection des Amérindiens). Membre de l'ITEM, elle s'intéresse aux inédits et à la critique génétique chez divers auteurs-phares des Antilles françaises (Schwarz-Bart, Damas, Zobel).

L'amour de l'orange est politique. Vision et assimilation dans les œuvres lispectorienne et cixousienne

En 1978, Hélène Cixous « rencontre » les textes de Clarice Lispector et cette confrontation avec une tonalité amie, dans une langue étrangère qu'elle comprend de cœur, qui la conforte dans son « besoin d'entrer plus avant dans la voix natale » comme elle l'écrit dans « *Vivre l'orange* » (1989). Le texte lispectorien servira de base continue, de « source » à laquelle puiser pour nourrir la réflexion cixousienne. Les contiguïtés entre les deux femmes sont nombreuses : toutes les deux juives, à la lisière entre deux cultures-langues (l'Algérie et le français d'un côté – l'Ukraine et le portugais de l'autre), écrivaines dans un monde d'hommes, elles savent ce que cela « signifie poétiquement d'être juif [...] être celui qui appartient à ce qu'il n'appartient pas. » Cette instabilité identitaire infuse l'œuvre des deux femmes à tel point qu'elle est organiquement liée à la genèse de chaque tissu textuel, sans pour autant que la vie qui bat dans chaque phrase ne soit jamais « racontée » au sens traditionnel d'une mise en scène qui re-présente. C'est bien plutôt à partir du corps, mutique mais vibrant d'une pulsation « souterraine » de chaque instant, que s'origine l'écriture des deux « spéléologues » (1989). Dans ce corps écrivant, il nous semble que deux organes sont sur-représentés dans l'œuvre des deux femmes, l'oeil – l'organe « théorique » par excellence – et l'estomac – l'organe assimilateur – qui fonctionne avec la bouche, d'où émerge la voix et qui croque l'orange. Mon intervention interrogera les « crises » que connaissent ces organes traditionnellement liés à la maîtrise du savoir et à l'assimilation de l'altérité qui a sous-tendu l'histoire coloniale des XIXe et XXe siècles: œil infecté ou halluciné – estomac sujet à la nausée et elle mettra en valeur les mutations que ces affections font subir à la chair de l'écriture.

Après des classes préparatoires au Lycée Condorcet (Paris), une double licence Histoire de l'art-Philosophie, un master Erasmus Mundus en philosophie allemande et philosophie française contemporaine entre l'Université St-Charles (Prague), Ufscar (Sao Carlos, Brésil) et l'Université le Mirail (Toulouse), ainsi qu'un mémoire de Master II consacré à la philosophie politique de Jacques Derrida et de ses héritiers, **Oriane Petteni** est désormais doctorante à l'Université de Liège. Elle y prépare une thèse de doctorat sur les relations entre l'idéalisme allemand et la philosophie française contemporaine, au prisme des relations croisées entre philosophie politique, esthétique et épistémologie, qu'elle tente de tisser grâce à une méthode métaphorologique centrée sur les images de l'ombre, de la lumière et des couleurs dans les traditions évoquées.

Tout comme l'indique le premier mot, ou presque, « *All is lost! Lost* », que Cixous relève dans *The Tempest* – de Shakespeare (*Le Détrônement de la mort*. Journal du Cahier Los, 2014 : 22), les origines multiples de(s) écriture(s) cixousienne(s) sont en étroit rapport avec la perte, « the loss » — le mot que j'entends dans ce titre de 2013, *Chapitre Los*. C'est donc la mort comme départ et comme arrivée qui lance les écritures de type différent, le départ anticipé qui pousse à la frénésie scripturale – à la tentative de noter ce qui s'échappe, lui redonner vie à travers les mots, pour qu'au moment où on croit perdre les êtres chers, ils-elles nous reviennent en force : « je me prépare à la mort de maman »; « je la perds, finalement elle me revient » (*Chapitre Los* 13). La perte de la mère entraîne à sa suite toutes les autres pertes : « tous mes morts aimés reviennent l'un après l'autre » (*Le Détrônement* 23). Une fois la mère, Ève, physiquement disparue en 2013, qu'arrive-t-il à l'écriture, comme dans *Homère est morte...* (2014)? Si la fille devient mère pour l'agonisante de cent-trois ans (« ma mère enfant », 26), dans un processus d'engendrement, « perchée au berceau tombal » (43), elle donne la mort comme on donne la vie, lors de cette « grossesse mortelle », « cet accouchement terminal » (32) dont la littérature peut et doit tenir compte. Mais dans *Homère est morte*, la naissance vers la mort, un acte à deux (la fille se déchirant en voyant sa mère partir), permet un autre acte à deux, puisque la mère continue à tenir la main de sa fille (27) et que ce livre devient textuellement la fusion entre les deux : la fille y intègre les cahiers de sage-femme, ceux d'« un accouchement réussi » (32). L'écriture devient alors un accouchement, capable, on l'espère, de ramener à la vie ces êtres comme aspirés dans cette danse cosmique des disparitions et des retours promis.

Metka Zupančič est professeure titulaire de français/langues modernes, à l'Université d'Alabama à Tuscaloosa. Spécialiste de la littérature française, francophone et translingue des XXe et XXIe siècles, elle a publié en 2013 *Les écrivaines contemporaines et les mythes. Le remembrement au féminin* (Karthala), après les volumes *Hélène Cixous : texture mythique et alchimique* (SUMMA Publications, 2007) et *Lectures de Claude Simon. La polyphonie de la structure et du mythe* (Éditions du GRÉF, 2001). Parmi les ouvrages collectifs qu'elle a dirigés en français et en anglais, le dernier s'intitule *La mythocritique contemporaine au féminin. Dialogue entre théorie et pratique* (Karthala, 2016). Ses articles portent principalement sur la littérature des femmes contemporaines, dont Hélène Cixous, Julia Kristeva, Ágota Kristóf, Chantal Chawaf, Jeanne Hyvard, Marie-Sissi Labrèche, Andrée Christensen, etc., toujours principalement dans une optique mythocritique, comme dans le cas de Chitra Banerjee Divakaruni.

CHRISTA STEVENS

Amsterdam University College

L'écriture des origines aux commencements de l'œuvre

« Mon écriture est née en Algérie d'un pays perdu, de père mort et de mère étrangère », affirme Hélène Cixous en 1990. Alors que ces « causes et chances » de son écriture n'ont eu de cesse de s'affirmer et de s'expliciter dans son œuvre récente, elles ont toujours été présentes, dès le commencement, dès sa première fiction, *Dedans* (1969), véritable avant-texte de *Rêveries de la femme sauvage* (2000). Dans cette communication je me propose de relever certains de ces avant-textes, traces et gestations et de les mettre en perspective de leurs revenants dans l'œuvre récente.

Christa Stevens enseigne à l'Amsterdam University College et travaille dans l'édition universitaire. Elle est notamment directrice de la série Francopolyphonies chez Brill et a plusieurs collections scientifiques sous sa direction. Après une thèse sur Cixous, elle a écrit de nombreux articles sur les auteures féministes, les écrivains de l'exil d'expression française, le Congo belge et les auteurs de la diaspora juive. Sa monographie a paru chez Rodopi : *Hélène Cixous, travail du texte et histoires du sujet dans Portrait du soleil* (1999).

CATHERINE NESCI

Université de Californie, Santa Barbara

La mémoire, l'histoire, l'oubli : roman familial et écriture post-Shoah

« Relire, c'est-à-dire lire, c'est-à-dire ressusciter-effacer c'est-à-dire oublier. » Hélène Cixous, *Or* (p. 16)

Le travail, la réflexion et les jeux sur/avec la mémoire occupent depuis toujours la scène de l'écriture, de la profération, de l'être-au-monde dans l'œuvre d'Hélène Cixous, du *Livre de Prométhée* en 1983 – « J'ai trois mémoires : la paléolithique, la biblique, la poétique » (p. 40) – à *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* en 2016, en passant par les magnifiques pages d'*Or* – « De l'union d'Oubli et de Mémoire nous renaissons à volonté » (*Or*, p. 17). Cette communication interrogera les nouveaux liens entre histoire, mémoire et oubli que tresse le travail sur l'archive visuelle et scripturale et sur les lieux (et ses orientations nord-sud) de la mémoire familiale judéo-allemande et séfarade – mémoire à soi, aux proches, aux autres – dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*. L'enquête portera sur la réapparition de la filiation allemande par le récit du retour d'Osnabrück et à Osnabrück, la translittération de l'allemand dans le français et sa meurtrissure crayonnée par les substantifs d'Alechinsky, ainsi que les traces visuelles des déportés assassinés (pierres d'achoppement, photographies et ontologie cixoussienne de la photo, archives de l'aryanisation et de la discrimination antisémite). Le récit étoilé en mosaïque, la parole et ses puzzles, jouent avec les ruses des devoirs officiels de mémoire (par exemple, les transcriptions des discours du

mairie d'Osnabrück, les contre-récits que constituent les dialogues fous et hilarants de la mère avec les parentes sur l'impossible devoir de retour et l'irréalisable retour à la Synagogue) et cernent au plus près les stratégies de remémoration et les bribes de réminiscences qui font resurgir et inscrivent une mémoire partagée, tantôt douloureuse, tantôt heureuse. Cette réflexion adoptera le cadre conceptuel de la postmémoire et de la pratique mémorielle post-Shoah pour analyser l'interminable rejeu du roman familial et poser la question du don aux lecteurs/lectrices (la mémoire et l'oubli) et de la justice dans le texte photolittéraire cixoussien, inscrit à la croisée de l'histoire et de la mémoire.

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses, **Catherine Nesci** est agrégée des lettres modernes. Elle a reçu sa thèse de doctorat en littérature française et comparée de l'Université de Paris 7/Denis Diderot. Elle est professeure d'études françaises, d'études féminines et de littérature comparée à l'Université de Californie, campus de Santa Barbara. Spécialiste du romantisme français, du discours sur Paris au XIXe siècle et des études de genre, elle a écrit sur Balzac, Chateaubriand, Dumas, Nodier et Vallès, ainsi que sur Olympe de Gouges, Delphine de Girardin, les féministes saint-simoniennes, George Sand, Flora Tristan, Rachilde et Colette. Son premier livre portait sur la différence des sexes et la performance des genres dans la création balzacienne (*La Femme mode d'emploi*, 1992) ; son dernier livre porte sur les représentations genrées de la flânerie à l'époque romantique (*Le Flâneur et les flâneuses*, 2007). Elle a dirigé plusieurs collectifs (sur corps et littérature, sur Flora Tristan, sur Delphine de Girardin) ; le dernier collectif s'intitule *Écriture, performance et théâtralité dans l'œuvre de George Sand* (2014). Elle travaille actuellement sur le second volet contemporain de sa réflexion sur genre, littérature et flânerie. Elle a aussi écrit sur les figurations plastiques du *Rire de la Méduse* d'Hélène Cixous et s'intéresse à la pensée judéo-allemande des années 1920-1930.

« Je n’imagine pas » : Seoul, Germany / Bochum, Korea

C’est en passant par Osnabrück que je me rends à Anvers. Il y a ici un chef de la communauté juive qui porte le nom de mon grand père et celui de ma mère, un nom que les français écorchent chaque fois qu’ils le prononcent, « un nom horrible », dit toujours mon grand-père qui hait sa langue maternelle, sa langue que je n’ai entendue qu’une seule fois sortant de sa bouche, pour laquelle il a fallu que ma grand-mère, celle qui n’a pas d’histoire, meure. Ma grand-mère sans histoire venait de Bochum, une ville qui doit ressembler à Osnabrück (une heure trente de route seulement). Mais je n’ai ni le courage ni l’envie d’aller à Bochum. Et puis la seule fois où ma grand-mère venant de Bochum a voulu retourner en Allemagne, c’est pour éviter de me donner mon premier bain. Ce premier bain, je l’ai entendu couler dans la Hase de Hélène Cixous, et puis j’ai lu son texte en ressentant tout le poids de ma non-histoire. Hélène Cixous a l’âge de ma grand-mère décédée, elle a attendu d’être à l’âge de ma grand-mère pour écrire tout cela, elle a murmuré à mon oreille la non-histoire de ma grand-mère à moi, qui a son âge mais qui a vécu, par bien des aspects, la vie de sa mère à elle. Car la mienne, de grand-mère, était encore enfant quand Shoah a frappé. Elle était enfant et je n’ai jamais su de quoi elle se rappelait car elle est restée muette jusqu’à sa mort. Et ce n’est pas un manque d’affection, j’étais très proche d’elle, mais elle ne laissait personne s’approcher, personne y compris elle-même, totalement détachée de ses souvenirs enfermés dans une petite boîte que ma tante historienne a récupérée à sa mort, et dont elle a fait l’histoire. Or, cette petite boîte archive n’a presque rien révélé.

C’est en passant par Osnabrück que je me rends à Anvers, où je ne serai jamais chez moi. Je n’ai ni le courage ni l’envie de retourner à Séoul, un chez-moi qui refuse de me reconnaître en même temps que je le rejette. J’y suis déjà allée, là où je n’étais pas étrangère, là-bas rien ne m’interpellait, les mots restaient dans la gorge, étouffement intérieur. Là, il n’y a que le silence des grand-mères, ponctué par le silence de la mère, transmis dans une langue qui est et qui n’est pas la mienne, tout comme moi-même je suis fille étrangère de parents étranges. Ma grand-mère elle aussi — elle aurait à peu près l’âge de Hélène Cixous si elle avait survécu — a sûrement son histoire, mais je ne la connais pas. Il faut tout inventer. Je ne retourne pas à Séoul. Je me rends là où je suis proprement étrangère, où je peux vivre sous l’emprise de l’invention. L’ampleur de cette invention me mène à Anvers, peut-être un jour à Osnabrück même — me mène vers le français, l’allemand, les langues étrangères auxquelles je m’applique pour tenter de combler le mutisme linguistique qui me sépare de mes ancêtres. Et puis j’ai lu le texte de Hélène Cixous, elle a murmuré à mon oreille l’histoire d’une grand-mère que j’ai cru reconnaître. Ma grand-mère venait de Séoul, son histoire y est enfermée, quelque part, dans un quartier inconnu, sous un morceau de béton, dans les paroles, les gestes, les bienveillances de ses amis, tous décédés. J’invente tout ; je n’y accéderai jamais. Je me rends à Anvers, jusqu’à quand faut-il attendre pour écrire

tout cela ? Pour murmurer à l'oreille de nos enfants la non-histoire qui les précède ? Pour en faire une archive qui révèle tout, tout en insistant qu'il n'y a rien à révéler ?

Seoul, Germany / Bochum, Korea est le titre d'un livre à quatre mains en cours d'écriture où nous explorons les trajectoires de nos grands-mères respectives. *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* est venu se loger dans notre réflexion avec un choc immense dont nous tenterons d'appréhender les effets.

Raphaël Sigal (Ph.D. New York University, 2015) est assistant professor à Amherst College, dans le Massachusetts, où il enseigne la littérature de langue française des XXe et XXIe siècles. Son livre, *Antonin Artaud : le sens de la lecture* est actuellement en cours de relecture. Il a écrit des articles sur Walter Benjamin, Ghérasim Luca, Semiotext(e), ainsi qu'un autre sur Maurice Blanchot, à paraître dans *Critique*. Il est également commissaire d'exposition ; sa première exposition, *Radical Jewish Culture*, a été présentée au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris (2010) et au Jüdisches Museum à Berlin (2011). Sa deuxième exposition, dont il a également édité le catalogue, a été présentée en 2016 au Musée d'Art de Petach Tikva, à Tel Aviv.

Youna Kwak (Ph.D. New York University, 2015) est écrivaine et traductrice. Elle enseigne le français et la *creative writing* à l'Université de Redlands, en Californie. Elle complète un manuscrit consacré à l'intimité, l'autobiographie et Roland Barthes ainsi qu'une traduction en anglais du livre de Véronique Bizot, *Les Jardiniers*. Ses textes ont paru dans *Boston Review*, *The Brooklyn Rail*, *Cerise Press*, *The Conversant*, *Horizon Review*, *Left-Facing Bird*, *Muthafucka*, *Neo*, *The Offing*, *Po&rsie*, *Talking River*, et *West Branch Wired*.

Institute of Jewish Studies

The Institute of Jewish Studies at the University of Antwerp is dedicated to interdisciplinary, internationally embedded research on Judaism. The Institute is active in the fields of academic research, university teaching and educational services for a general public.

Each academic year, the Institute organizes more than twenty lectures by national and international experts. These Thursday evening lectures are aimed at a broad audience and are freely accessible. The Institute also organizes language courses Yiddish and modern Hebrew, as well as reading groups. It also offers courses in Jewish studies, which are embedded in the curriculum of Arts and Philosophy at the University of Antwerp, but are also accessible for free students. Finally, the Institute organizes academic conferences, seminars and workshops, often in cooperation with Belgian and international academic and cultural institutions.

The Institute of Jewish Studies is fully integrated into the University of Antwerp and is supported by the Ministry of Education of the Flemish Community. It was established in the autumn of 2001.

www.uantwerpen.be/ijs

Organizers

Vivian Liska (Université d'Anvers, Institut d'Études Juives)

Kathleen Gyssels (Université d'Anvers)

Evelyne Ledoux-Beaugrand (Université de Gand)

Christa Stevens (Amsterdam University College)

Registration & Contact

Institute of Jewish Studies - University of Antwerp

Attention of Jan Morrens

Prinsstraat 13, L.400 - BE-2000 Antwerpen

T +32 (0)3 265 52 43

ijs@uantwerpen.be - www.uantwerpen.be/ijs

Seminar in French - participation free of charge, registration required.

With the support of

- F.R.S. – FNRS Fonds de la Recherche Scientifique

- Department of Literature of the University of Antwerp

- Department University & Society of the University of Antwerp

Venue

